



Vertige de l'angoisse et douleur d'exister

Kierkegaard, réfute la dynamique de la rationalité hégélienne qui enferme l'individu dans une dialectique homogène pour mieux le nier dans sa liberté. Par la même un tel système exclut l'expérience individuelle et toute idée de contingence. Or le sujet confronté à des choix, ne se contente pas de vivre. Exister, c'est choisir. Par la même est-il libre, mais condamné à se singulariser quasiment malgré lui. De là quand cette liberté de choisir vire, au malaise, au tourment, elle devient angoisse.

En rupture avec l'institution religieuse au prix d'une intransigeance sacrificielle empreinte de masochisme moral, pour ce philosophe chrétien, le devoir du sujet est de se sauver lui-même. Ainsi, s'exacerbe la mise en tension, d'une conscience écartelée entre le mythe fondateur du péché originel et ses propres choix. Pour Kierkegaard, appel au franchissement, « l'angoisse est désormais présente comme le possible d'un nouvel état »¹ Dans sa portée métaphysique, le sujet est alors confronté à une angoisse, «...vertige de la liberté »². Pour ne plus être la proie du possible, l'angoisse va ainsi se transformer en angoissante possibilité de pouvoir faire le saut dans la foi christique.

Pour Heidegger, devant rien de précis, « l'angoisse révèle le néant »³insondable qui se dérobe par l'étant. Indéterminée, elle ne sait pas, dans sa dimension ontique devant quoi elle s'angoisse, ni ce qui l'angoisse. Pour lui, l'angoisse de l'être là, révèle le pouvoir être authentique. De la sorte dévoile-t-elle, à la fois ouvrant et ouvert, la possibilité ultime qu'est l'être pour la mort. Cachée par la réalité humaine (Dasein) de la préoccupation du quotidien, nous la fuyons dans l'indifférence du on, celle de la sécurité aliénante qu'offre le groupe social. Ceci résonne chez Kierkegaard avec l'espace public, la sphère sociale, où le « on » déploie sa véritable dictature. L'angoisse est donc une disposition affective fondamentale, dans « l'indétermination de ce devant quoi et pour quoi nous nous angoissons »⁴. Elle se rapporte à l'être de l'homme, en tant que liberté jetée dans le monde, dans son inquiétante étrangeté (Unheimlichkeit). Pour Binswanger, elle révèle la possibilité d'un pouvoir-être authentique devant lequel pour Heidegger il ne faut point reculer.

Pour la psychanalyse, elle est trans-structurale et ne relève donc pas d'une structure en particulier. Par ailleurs, l'angoisse porte sur l'être chez les philosophes existentialistes, tandis que pour Lacan, elle porte sur l'objet a. Cet objet hors représentation, dans ce qu'il a de plus réel, ne

¹KIERKEGAARD Sören, Miettes philosophiques, le concept d'angoisse, traité du désespoir, Gallimard, collection Tel, 1990, p.284

²Ibid, p.224

³Heidegger Martin, *Qu'est-ce que la métaphysique*, Nathan, Paris, 1985, p.53

⁴ Ibid, p.52



relève plus de l'imaginaire comme au stade du miroir. Sensation du désir de l'Autre, quand « le manque vient à manquer.⁵ », naît l'angoisse, signal d'un défaut « d'appui que donne le manque. »⁶

De là, dans la clinique, comment se décline, une angoisse au long cours, quand elle surplombe, sous le joug d'une oppression inexpugnable, un sujet alors réduit en martyr de son existence.

C'est ce dont vient témoigner Monsieur S, d'une oppression dans sa tête « prise dans un étouffement », d'une asphyxie qui le prend, à la gorge, dans la cage thoracique, avec des palpitations ou qui le ravage dans « des attaques paniques » est-il dit. Il date ce surgissement de l'angoisse à son mariage voilà douze ans. Depuis elle ne le lâche plus » et le tyrannise à chaque fois davantage.

Ainsi ce vit-il pétrifié, emmuré au réveil, dans une paralysie du sommeil, qui le cloue au lit, « maintenu par des filins invisibles ça tire, j'ai l'impression d'être attaché dans ma tête. J'appelle ma femme au secours ! Et au coucher, je sursaute quand je m'endors ».

Corps suintant éruptif à vif avec des eczéma purulents, la peau parfois coupante. « ça a commencé par les yeux pleins de filaments puis les lèvres fendues croûteuses et enfin les mains, ça s'est propagé aux cuisses aux pieds à vif. Je ne peux alors rien saisir, sans hurler de douleur ». « A coups de pommades et de cortisone, quand les démangeaisons se calment d'un côté, ça ressort plus violent de l'autre ». Après plusieurs mois, au décours d'une séance, il lancera à la dérobée : « Je suis emprisonné à l'intérieur de mon corps ! »

Face à l'étrangeté de son éprouvé: « j'ai des bugs, des trous de mémoire, des moments de dépersonnalisation, j'arrive plus à savoir qui je suis. Avec perplexité, « je me demande parfois ce que les gens pensent de moi, surtout mon médecin traitant qui me suit depuis une dizaine d'années » et qui nous l'a adressé. Témoignage de la via dolorosa de son existence mortifiée, il nous a rédigé six pages dactylographiées intitulées : « mes pathologies, mon état de santé général. »

Du tumulte de sa trajectoire de vie d'adolescent où « il brûla sa jeunesse par les deux bouts », « J'ai quand même la nostalgie, de cette époque quand je me sentais bien vivant ! Des fois je fais des rêves qui m'y ramènent. Séchant souvent les cours, j'ai grandi dans la rue, mon père m'avait mis dehors, je dormais dans la voiture... J'y ai aussi rencontré des gars qui avaient des connaissances. J'allais au lycée en touriste, ça ne m'a pas empêché d'avoir mon baccalauréat.»

« A l'époque, j'avais souvent la police qui me courrait ». Allusif et bien, souvent elliptique, j'ai traversé cette période, sous une bonne étoile, j'ai eu du bol, je suis passé au travers. D'autres ont basculé dans le grand banditisme, ont pris perpète, ou encore sont morts violemment...

C'est à ce moment là que j'ai embrassé la religion, puis la même année, j'ai épousé ma femme. Au début c'était difficile, je voulais pas bousiller la vie de quelqu'un. A la base : côté religieux, le grand amour culturel, mais au début de la relation, elle était assez froide, pas très affectueuse, ça l'est resté y compris avec mes enfants qui sont collés à moi. »

⁵Lacan Jacques, Séminaire X L'Angoisse, Éditions du Seuil, Paris, p.53

⁶ Ibid., p. 66-67.



« J’habite dans une cité. Aussi je les envoie pas à l’école, avec les gosses détraqués que je connais. Je préfère avec le CNED leur faire l’enseignement. Ils sont ainsi scolarisés en primaire à la maison et passent les examens. Avec mon diplôme, c’est autorisé par l’Education Nationale.

Dès leur venue au monde, la nuit, sa hantise: « qu’ils s’arrêtent de respirer et qu’ils soient morts, en particulier la dernière, je l’ai secouée, en panique, à plusieurs reprises »...

MONTEL Jean-Paul
psychologue-clinicien, psychanalyste